

Strasbourg se rend

La reddition, ou le sac des Prussiens !

Le 27 septembre à deux heures de l'après-midi, le directeur des fortifications et le chef du génie avertissent le général Uhrich que la brèche du bastion 11 est praticable et que l'assaut peut être donné le matin même, le soir même, ou dans deux heures. Strasbourg est à la merci de l'ennemi. Après avoir consulté son conseil de défense, le gouverneur conclut avec ses officiers qu'il doit ordonner la reddition de la place. Il fait hisser le drapeau blanc au sommet de la cathédrale et envoie un émissaire au général von Werder, pour lui proposer la reddition.

Le 28 septembre, à 2 heures du matin, la capitulation de Strasbourg est signée par les représentants d'Uhrich et von Werder, dans un wagon à Koenigshoffen.

D'après Franck Burckel, collectif, *Strasbourg brûle-t-il ?*, Archives de Strasbourg, Ott imprimeurs Wasselonne 2010

Document 1. La reddition vue par Albert Ungerer, 17 ans en 1870

« Après tous ces événements et tant d'autres, vint le 27 septembre. L'après-midi je fendais du bois dans la cour lorsque soudain vint un silence de mort, il était 4h20. Ce silence soudain après un bombardement ininterrompu de plus d'un mois me laissa ahuri. Je laissai tomber la hache et me rendis dans la rue afin de voir ce qui pouvait arriver. Mais je vis alors des gens sortir de toutes les maisons : ils avaient au moins l'air aussi ahuri que moi. Et tous se demandaient ce qui avait pu arriver qu'on ne tire plus. Mais dans la Grand' rue, quelqu'un avait déjà appris que les drapeaux blancs pendaient des quatre tourelles de la cathédrale. Nous nous rendîmes alors à la place Gutenberg, d'où nous vîmes les drapeaux blancs (...) Au vieux marché aux Poissons, il y avait déjà beaucoup de soldats qui cassaient leurs fusils. Nous vîmes aussi un soldat allemand coiffé d'un bonnet, le fusil en bandoulière baïonnette au canon, marchant tranquillement dans le désordre général (...) Nous allâmes encore sur le rempart de la Finkmatt, jusqu'à la porte de Pierre dont la partie supérieure avait été abattue par l'artillerie. Nous vîmes aussi l'emplacement de la brèche et, devant elle, les tranchées occupées par les Allemands, dans lesquelles des soldats jouaient aux cartes et nous jetèrent des pommes et du pain, en s'imaginant que nous étions affamés. Sur l'eau du fossé des remparts flottaient de nombreux tonneaux vides, des poutres et des planches, qui étaient probablement destinés à construire le pont pour l'assaut prévu en direction de la brèche qu'il fallait encore élargir. De manière générale tout le quartier autour de la Finkmatt et de la rue du Faubourg de Pierre n'était plus qu'un triste champ de décombres (...) ».

Extraits du récit d'Albert Ungerer, cousin d'Alfred, écrit en 1917, **ADBR 193 J 7**

Document 2. La reddition vue par Ernest Frantz

« Ce matin (27 septembre), un obus est encore venu frapper la tour de notre cathédrale, que le général prussien a promis de respecter depuis qu'elle sert d'asile aux incendiés, depuis que le général lui a formellement assuré qu'il n'y avait plus de poste d'observation (...) Deux brèches sont ouvertes, l'une à droite, à environ 800 mètres de la porte de Pierre ; l'autre à gauche, tout près de la porte (...)

La canonnade continue toujours. A 4 heures de l'après-midi, je ramassais dans la cour de l'hospice des orphelins un énorme éclat d'obus tout chaud, qui venait de tomber près d'une bande de petites filles (...) Mais un silence inaccoutumé succédait au roulement des détonations, quelques personnes se hasardent dans les rues désertes tout à l'heure encore ; on s'interroge... Sur l'une des quatre tourelles de la cathédrale, flotte un drapeau blanc. Ce doit être le drapeau de Genève, la cathédrale est convertie en ambulance dit-on, c'est pour protéger l'édifice contre les obus des Prussiens. On me passe une lunette, hélas !, c'est un drapeau blanc (...).

Il est 6 heures du soir, les rues sont maintenant inondées de monde, qui paraît dans la plus vive agitation. On veut absolument des nouvelles certaines. On finit par apprendre vaguement que la capitulation de Strasbourg est en train de s'élaborer, que les Prussiens vont entrer dans la ville. Il y eut alors des scènes violentes. Des groupes stationnant sur la place protestèrent avec véhémence contre la capitulation. J'entendis de tous côtés : « Uhrich est un traître, Kuss est un Prussien ! » C'était sans doute les poltrons de la veille qui devenaient ainsi les partisans de la résistance (...) En passant vers 9 heures devant le théâtre, j'entendais distinctement les Prussiens qui chantaient joyeusement leur chant de guerre. Des gardes mobiles revenant du Contades m'assurent que les soldats allemands pleurent de joie de voir le siège en fin terminé et terminé sans assaut car, malgré leurs rodomontades, il est certain qu'ils en avaient une peur atroce. Ils leur ont offert à boire, à manger et les ont embrassés, leur disant que la lutte est finie maintenant et qu'il faut vivre en bons amis ! En bons amis !

Après 10 heures du soir, il règne un silence de mort dans toute la ville. Je vois des lumières courir dans bien des appartements déserts depuis plus de six semaines. »

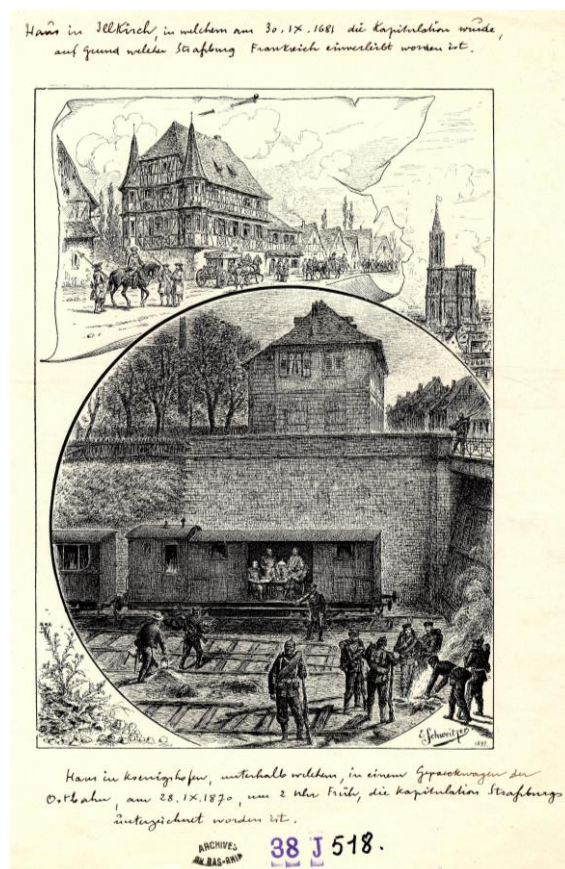
Extraits du *journal d'Ernest Frantz* mis en forme en 1872, Strasbourg 1870, éditions Place Stanislas, avril 2011.

Document 3. L'entrée du Faubourg de Pierre



L'entrée du Faubourg de Pierre, photographie signée Gerschel Frères Strasbourg. Photo noir et blanc. Photo 19 x 25 cm, Charles Winter éditeur, **ADBR 1 Fi 4/ 4**

Document 4. 1681,1870 : deux capitulations



Les deux capitulations de Strasbourg, dessin d'Emile Schweitzer, 1987, **ADBR 38 J 518**

Document 4

- **Texte en haut-**. Maison à Illkirch où, le 30 septembre 1681, eut lieu la capitulation qui entraîna l'annexion de Strasbourg par la France.
- **Texte en bas-**. Maison à Koenigshoffen sous laquelle dans un fourgon de la *Ostbahn*, le 28 septembre 1870, à 2 heures du matin, la capitulation de Strasbourg a été signée.



Etudier un événement historique en confrontant des sources différentes.
S'initier à la critique historique d'un document.

1. Présenter les documents

- 1.1. Nature, auteur, lieu de conservation, date de rédaction et contexte historique.
- 1.2. Relevez les éléments les plus importants pour pouvoir ensuite critiquer les documents.

2. Chercher des informations dans les documents

Complétez le tableau ci-dessous.

Question	Document 1 Récit d'A. Ungerer	Document 2 Récit d'E. Frantz	Document 4. Dessin d'E. Schweitzer
Evénement(s) décrit(s)			
Attitude de la population strasbourgeoise et du pouvoir français à Strasbourg (maire, Etat-major...)			
Attitude des soldats allemands			

3. Confronter les documents et les critiquer

3.1. Documents 1 et 2. Quels sont les points communs aux deux récits ?

3.2. Documents 1, 2 et 3. La photographie confirme-t-elle les deux témoignages (justifiez) ?

3.3. Documents 1 et 2. Quels sont les éléments qui montrent que les deux témoins n'ont pas la même vision de l'événement ?

Comment peut-on expliquer ces différences ?

INFO+

Les places-fortes remises en question

La ville est enfermée dans ses fortifications en 1870 ; la circonférence des remparts couvre 6,572 kilomètres. Ces remparts sont percés de sept portes et de trois issues sur l'Ill. Quant à la Citadelle, une porte donne sur la ville et une autre vers le Rhin et Kehl. Ces fortifications datent du XVI^e siècle principalement, élevées par Daniel Specklin. La citadelle est l'œuvre de Vauban à partir de 1681.

L'enceinte principale comprend 17 bastions, 22 avec la citadelle. Les bastions sont numérotés dans le sens des aiguilles d'une montre : sur le front sud, les bastions 1 à 7, sur le front ouest de 7 à 12 et au nord de 12 à 17. Des ouvrages sont situés à l'extérieur de l'enceinte, comme les ouvrages à cornes et les lunettes.

Jusqu'au XIX^e siècle, la portée de l'artillerie n'excède pas le kilomètre. Cependant, les progrès techniques vont vite rallonger cette portée. Le comité des fortifications décide en 1861 de construire des abris pour protéger la garnison des tirs d'artillerie. Mais seul le tiers de la garnison de la ville pourra s'y abriter.

Nouveau rebondissement en 1866 : le commandement français décide de déclasser certaines places fortes de la frontière du nord-est. C'est le cas pour 8 places fortes, et ne sont maintenues que Lille, Mézières, Metz, Strasbourg et Belfort. Mais il est convenu d'entourer ces places fortes d'une ceinture de forts détachés. Les débats sont animés pour savoir quelle organisation défensive envisager. Le général Ducrot estime que la place de Strasbourg ne peut tenir à un siège de plus de huit jours, suite aux progrès de l'artillerie.

Un seul point est néanmoins retenu : la reconstruction du fort du Rhin, rasé en 1814.

Finalement, quand la guerre éclate en 1870, aucun projet n'est réalisé, la garnison ne dispose pas d'abris suffisants pour protéger ses effectifs et ses matériels sensibles. La population n'est pas mieux lotie, et la défense civile n'est pas organisée.

D'après *Le siège de Strasbourg en 1870*, www.fort-frere.fr